

NOTRE CHÂTEAU

EMMANUEL RÉGNIEZ

1

De quoi a-t-on le plus peur ? De ses fantômes ou de ses fantasmes ? Je pourrais parler de mes ardeurs, qui sont différentes de celles de ma sœur. Elle qui désire ardemment lire tel ou tel livre. Et moi dont les ardeurs s'éteignent petit à petit. De quoi parle-t-on le plus facilement ? De ses fantômes ou de ses fantasmes ?

En montant me coucher, comme un enfant puni, j'ai croisé son regard. Dans le couloir qui mène aux chambres, il y a un tableau. Un tableau qui était là avant notre arrivée et que nous n'avons jamais déplacé. Un portrait, et qui est bien mieux fait que la plupart de ceux que l'on laisse moisir sur les murs des vieux châteaux. Il représente un homme d'âge moyen. Il n'y a rien de remarquable dans le costume ou dans la physionomie. Mais les yeux sont de ceux que l'on voudrait ne jamais avoir vus et qu'il est impossible d'oublier. Ce tableau était là avant que nous ne rentrions dans Notre Château. Je passe devant tous les soirs et je n'ose croiser son regard. Mais ce soir, j'ai croisé son regard. C'était comme si je redécouvrais ce portrait. C'était comme si le familier devenait soudain si singulier que je ne pouvais m'empêcher de le redécouvrir. Je ne sais quoi penser de ce portrait, si ce n'est que son regard, singulier, ce soir, me donne la chair de poule. Son regard si particulier qui me regarde, là, maintenant, quand je vais rejoindre ma chambre pour dormir seul, pour la première fois depuis bien longtemps.

J'ai repensé à la pièce du grenier qui me servait d'atelier et où sont entreposées mes peintures. Je peignais. Enfin, je pensais peindre. C'était au début de notre emménagement. Mes tableaux seraient plutôt à ranger dans je ne sais quelle collection de peintures morbides. Je me disais que l'endroit était idéal pour peindre. Et, en effet, il l'est. Je n'ai pas de talent. J'aimais me promener dans les environs proches de Notre Château avec mon matériel de peinture et peindre quelques paysages. Avec mon chevalet sur le dos, je m'enfonçais dans la forêt proche. Je pouvais me promener de longues heures. Sans doute le seul moment de ma vie dans Notre Château où je me suis permis de si longues escapades hors de celui-ci. J'avais l'impression qu'à chaque pas un monde nouveau s'ouvrait et s'offrait à moi. Un monde que j'étais le premier à découvrir, un monde que je créais au fur et à mesure que j'avançais et arpentai la

mystérieuse forêt. Ce monde était un monde, comment dire, éthéré, hors du temps et de l'espace, un monde de silence, aussi. Notre vie, à Véra et à moi, depuis que nous sommes dans Notre Château, est un monde de silence. Et comme musique, nous n'avons que les souvenirs des morceaux joués par notre mère, *Les Barricades mystérieuses* et Schubert, le *Trio pour piano et cordes n° 2*. Lors de mes sorties, j'errais dans la forêt dédaléenne. J'aimais m'y perdre. Même si je retrouvais toujours mon chemin, et que je rentrais toujours à la même heure à Notre Château. Je trouvais toujours un endroit pour m'arrêter et peindre, poser mon chevalet, sortir mes couleurs, et tenter de rendre sur la toile ce que je voyais, ce qui m'entourait. Mes perceptions visuelles se marquaient d'intenses sensations esthétiques. Je me sentais hors du monde en peignant le monde qui s'offrait à moi, au cœur de la forêt. Mais quand je rentrais, je les trouvais trop luxuriants, trop joyeux, alors je les assombrissais, je les modifiais, jusqu'à ce qu'ils deviennent d'horribles représentations de mon état d'esprit. Je voulais peindre, je voulais trouver le crépuscule de toute chose.

Je voulais aussi faire le portrait de Véra, un grand portrait, étincelant de vie et de bonheur, un portrait dans lequel on aurait reconnu les traits de nos parents, aussi. Un portrait de Véra comme souvenir de nos parents. Mais je savais qu'aucune combinaison de détails de beauté humaine, et Véra est belle, si belle, très belle, en peinture, n'approche la beauté humaine, et en particulier celle de Véra. Cette beauté de Véra qui vit et qui respire, qui éclaire chaque jour mon chemin.

Il faut beaucoup d'art et de compréhension de la nature pour être un peintre. Ce que je n'avais pas, ou si peu. Peu d'art. Et ma compréhension de la nature est aussi très limitée. Le premier barbouilleur venu peut jeter de la peinture au hasard, lui donner un titre significatif, mais seul un vrai peintre peut faire quelque chose qui ait l'air vrai. Je voulais que mon portrait de Véra fût vrai. Je voulais que mon portrait de Véra fût Véra. Véra éternellement Véra.

Ce que je faisais, c'était de la camelote qu'un fretin de marchands bâcle dans un atelier vide. Le vrai peintre possède une sorte de vision qui transforme ses modèles, ou qui fait surgir, du monde spectral dans lequel il vit, quelque chose d'équivalent à un décor véritable. Moi je barbouillais.

J'ai eu du mal à m'endormir. Je repensais aux événements de la journée. Je m'endors facilement pourtant. Je me suis toujours endormi facilement. La nuit du 31 mars au 1^{er} avril fut ma première insomnie en vingt ans, depuis la mort de mes parents. Avant la mort de mes parents, je ne dormais pas très bien. J'ai trouvé le sommeil après la mort de mes parents. Il y a eu un moment difficile, celui où je pleurais, et quand j'ai arrêté de pleurer, j'ai trouvé le sommeil, et depuis, je n'ai plus eu une seule insomnie. Presque vingt ans sans insomnie. Pas mal. Presque 7300 nuits à dormir comme un bienheureux. Vingt ans de nuits sans rêve. Vingt ans de nuits noires. De quoi devenir fou. De quoi sombrer dans la plus pure folie.

Les nuits sont calmes ici. Parfois, le cri d'un engoulevent vient perturber le silence. Il se glisse en un vol silencieux des bois jusqu'à la maison. Il pousse son cri et s'en retourne. Rien de plus. Le cri d'un engoulevent possède une espèce de douceur nostalgique. Entendu à une certaine distance le chant d'un engoulevent peut même paraître harmonieux. J'ai eu le temps de l'écouter cette nuit, le cri de l'engoulevent. J'ai eu le temps de l'observer, cette nuit, le vol de l'engoulevent chassant sans doute des papillons de nuit.

Je me souviens d'un soir – le soir du dixième anniversaire de la mort de nos parents – où les engoulevents envahirent le vallon qui ne se trouve pas très loin de Notre Château. À la clarté de la lune, ils avaient un aspect bizarrement tourmenté et ils paraissaient anormalement grands. Ils semblaient faire plus de trente centimètres. Ils semblaient singulièrement volumineux. C'était sans doute le jeu d'ombre et de lumière qui donnait cette impression et qui agissait sur mon imagination fatiguée et mélancolique de ce soir-là. C'était le soir du dixième anniversaire de la mort de nos parents, et la journée avait été grise et triste. Véra m'affirma qu'ils étaient d'une taille normale. J'avais lu quelque part, sans doute dans une histoire fantastique, que les engoulevents sont des oiseaux qui viennent chercher les âmes perdues.

Ce soir-là, Véra et moi écoutâmes le chant des engoulevents qui envahissaient le vallon pas très loin de Notre Château. Un chant qui s'élevait jusqu'à un hululement, en une langue que nous ne connaissions pas. Une espèce de refrain se répétant et nous nous laissions bercer par ce chant. C'étaient comme des litanies, avec un prêtre récitant la prière et l'assemblée reprenant en chœur. Le ton allait crescendo pour exploser sur ce qui pourrait être les dernières syllabes d'une langue à nous inconnue. Tel était l'étrange chant des engoulevents ce soir-là. Un chant triomphal qui éclatait dans la nuit.

Nous étions, Véra et moi, dans un état cataleptique. C'était un chœur mystérieux qui se déployait devant nous, pour nous, et les murs de Notre Château eux-mêmes battaient au rythme des lamentations. Notre Château, tout entier, accompagnait ces pulsations. Nous accompagnions aussi ces pulsations, celles du chant des engoulevants, celles des murs de Notre Château. Nous prenions part à cette litanie, non pas passivement, mais activement et même joyeusement.

Le chant finit progressivement. Doucement.

Les engoulevants cessèrent leur vol. Le calme se fit.

Ce soir-là, Véra et moi, nous nous endormîmes très rapidement. Je crois que c'est le seul soir où je n'ai pas raconté d'histoire à Véra.

3

Je n'ai pas beaucoup dormi cette nuit-là. Je n'ai pas rêvé non plus. Je me suis réveillé avec un drôle de goût dans la bouche. Un goût épais et amer. Je ne sais pas très bien comment définir ce goût que j'avais dans la bouche ce matin du 1^{er} avril. J'ai bu un grand verre d'eau pour le faire passer, ce goût épais et amer. Je crois que c'est la première fois que je bois ce verre d'eau que je place pourtant tous les soirs sur la table de nuit. Au cas où. Au cas où quoi ? Au cas où j'aurais soif dans la nuit, moi qui, depuis presque vingt ans, dors comme un bienheureux ?

Tous les soirs, je pose un grand verre d'eau, à côté de mon lit, quand Véra pose un verre de lait. Elle boit son verre de lait toutes les nuits. Elle se réveille toutes les nuits entre quatre et cinq heures, et elle boit son verre de lait. Ce qui l'apaise. Et elle s'endort de nouveau, comme si de rien n'était. D'ailleurs, souvent, au matin, elle ne se souvient pas d'avoir bu son verre de lait, entre quatre et cinq heures.

C'est vraiment idiot les habitudes.

Ce matin, je repense au jeu de notre enfance, à Véra et à moi, au jeu « Prétendons... ».

« Prétendons que nous sommes des rois et des reines. » Combien de fois nous sommes-nous lancé cette phrase, Véra et moi. J'étais le roi, elle était la reine.

Aujourd'hui, nous ne sommes plus roi et reine. Nous ne jouons plus. Elle et moi savons que nous ne sommes ni un roi ni une reine. Nous savons que nous sommes tout le reste.

Pas de miroir dans Notre Château. Pas d'armoire à glace dans Notre Château.

Nous n'avons que les fenêtres pour essayer d'apercevoir nos visages et constater le passage du temps.

Nous jouons à cache-cache avec nos reflets.

« Prétendons qu'il y a un chemin pour traverser le miroir et passer dans la maison d'au-delà... »

Nous n'avons plus besoin de prétendre. Nous y sommes, dans la maison d'au-delà. Dans Notre Château.

© Extrait de *Notre Château*, d'Emmanuel Régniez, Le Tripode (2016)